

Ignotae mihi plantae

Loïc Chalmel

Parmi les multiples activités développées par Jean Frédéric Oberlin (1740-1826) dans son long ministère au Ban-de-la-Roche, les sciences de la nature constituent autant de référentiels dans l'étude desquels le pasteur d'hommes puise des éléments nécessaires à sa compréhension du « divin ordre du monde ».

Cette alliance objective entre science et théologie peut paraître paradoxale pour le cartésianisme latin. Elle l'est beaucoup moins dès lors que l'on accepte de se référer aux débats des philosophes de l'*Aufklärung*, en particulier Gottfried-Wilhelm Leibniz (1646-1716) puis Christian Wolff (1679-1754) : « En faisant son devoir, en obéissant à la raison, on remplit les ordres de la suprême raison. On dirige toutes ses intentions au bien commun, qui n'est point différent de la gloire de Dieu ; l'on trouve qu'il n'y a point de plus grand intérêt particulier que d'épouser celui du général » (Wolff, 1981, p. 27). Or, qu'il agisse en symbiose ou en réaction avec les idées de son temps, Jean Frédéric Oberlin est nécessairement un être historique, porteur de son époque et de ses préoccupations ; il ne peut ignorer les débats idéologiques qui la traversent.

Les traces laissées par le locataire du presbytère de Waldersbach, témoignages d'un rapport dialectique et mutuel entretenu entre théologie et raison, se cristallisent dans deux dimensions au moins : ce que nous appellerons dans un premier temps, par commodité de langage, la « recherche pure », et à un second niveau, la vulgarisation et la transposition didactique de cette recherche.

La quête d'Oberlin chercheur en sciences naturelles, s'articule autour de la question centrale de classification. Elle apparaît dans les nombreux manuscrits qui trient, répertorient, décrivent, représentent en particulier les plantes, en fonction de leurs attributs, de leur utilisation pour la nutrition, les soins, la teinture. Le grand herbier et la collection d'histoire naturelle se présentent à cet égard comme le chef-d'œuvre du pasteur naturaliste. Pour autant, l'entreprise est-elle scientifique ? Certes, Oberlin utilise pour construire son herbier, la classification (aujourd'hui obsolète) du naturaliste suédois Carl von Linné (1707-1778), système basé sur le nombre et la disposition des étamines, auquel on ajoute la classe des cryptogames (Bierry, 1969, pp. 21-40 & 1977, pp. 25-29). Mais cette classification, introduite dans l'enseignement universitaire strasbourgeois par le botaniste Jacques-Reinhold Spielmann (1722-1783), qui devait servir de base à une *Flora alsatica* rédigée par Jean Hermann (1738-1800) et son fils Jean Frédéric (1768-1793), n'a rien d'original pour l'époque. Oberlin pouvait en outre s'appuyer sur les travaux de Marc Mapp (dit Mappus, 1632-1701), terminés et publiés par Jean-Christien Ehrmann (1710-1792) en 1742, l'*Historia Plantarum alsaticarum : postuma*

opera et studio, qui proposait une liste d'espèces régionales avec leurs localisations. Ses notes de lecture font également mention d'une *Flore d'Alsace* (1802) de Jean-Christien Stoltz (1764-1828), professeur d'histoire naturelle au Gymnase de Strasbourg, ainsi que d'une *Histoire des plantes* (1753).

Quid novi? En fait, ces principes d'organisation naturalistes ne représentent en rien une finalité pour la quête d'Oberlin. Son projet est autrement plus vaste et foisonnant. En témoigne, à titre d'exemple, le rapprochement pour le moins ésotérique, qui l'amène à rechercher, au-delà d'une apparente diversité, les constantes cachées des êtres et des plantes, par le biais de la physiognomonie. La science naturelle n'est de fait qu'un outil, parmi d'autres, d'autant plus utile qu'il est perfectionné, au service de la connaissance du « divin ordre du monde ». Il ne peut y avoir conflit entre Raison et Révélation car Dieu ne révèle rien qui ne puisse être connu par la Raison, comme l'exprime bien le philosophe Hermann Samuel Reinarus (1694-1768) : Dans le vaste plan du système de toutes choses où nous apparaît d'emblée la religion purement rationnelle, règne une totale cohérence qui non seulement ne laisse subsister dans l'âme aucune obscurité et aucune confusion mais la forme à toutes les perfections et assouvit ses aspirations naturelles. Nous y trouvons l'archétype de toute perfection, dont la contemplation nous plonge continuellement dans l'admiration, le respect, la vénération et l'amour. Nous commençons nous-mêmes à devenir intelligents et sages dans la mesure même où nous prenons conscience de la grande intelligence qui se révèle dans cet arrangement et cet ordre du monde, ainsi que de l'infinie noblesse des intentions qui y sont mises en application avec la plus grande sagacité.

Reinarus, 1781, p. 692 et ss.

L'apport de Jean Frédéric Oberlin à la recherche fondamentale n'est sans doute que marginal. Même la volonté systématique de faire entrer dans ses classifications le patois du Ban-de-la-Roche, participe d'une tradition philologique initiée par son prédécesseur Jean-Georges Stuber (1722-1797), et consacrée par son frère Jérémie-Jacques (1735-1806) dans son *Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban-de-la-Roche* (1775). L'alliance entre science et théologie porte du fruit dans un autre contexte que l'on devine par l'examen attentif de ses multiples inventaires, fiches pédagogiques et... sermons, en liaison avec les préoccupations quotidiennes des Ban de la Rochois. Car entre les mains du pasteur pédagogue, la science devient une arme pour soulager la misère, secouer l'inertie, introduire de nouvelles cultures, de nouvelles pratiques sanitaires ou phytothérapeutiques.

Semer à tous vents

Le propre du pédagogue est de s'ériger en théoricien de sa propre pratique ; son discours se doit d'être critique tant par rapport à la tradition culturelle de référence que par rapport aux concepts auxquels il se réfère. Oberlin n'échappe pas à cette règle comportementale. Offrir une alternative culturelle crédible dans un contexte donné, revient à réunir, au moins dans le discours, les conditions qui rendent possible la traduction d'idées nouvelles en actes éducatifs. Le pasteur-pédagogue se mue ainsi en « truchement », interface entre le savoir savant et la tradition populaire : traduire l'idée en lui donnant forme d'évidence ; tel est le lot du pédagogue. Plus que la « recherche pure », c'est bien cette volonté de vulgarisation, ou pour utiliser une terminologie moderne, de transposition didactique,

qui fait œuvre chez Oberlin. Investir l'espace pédagogique, à l'intersection du monde des idées et de celui des réalités pratiques, revient alors à accepter les règles d'une double interrogation : Jean Frédéric Oberlin questionne, se questionne, et se faisant, nous questionne. Il questionne l'univers conceptuel, se confronte et confronte des écrits parfois éloignés de sa culture d'origine, au regard d'un « mal être » reflété par le miroir de sa praxis au quotidien.

Sa quête de sens n'a rien d'un dilettantisme scientifique. Elle reste guidée par un projet évangélique qui place l'homme au cœur de la création. Elle contribue à apporter des réponses au quotidien, à communiquer, à encourager, à rassurer, à consoler... sans pour autant tomber dans l'activisme et perdre le fil... qui se tisse inlassablement par la recherche dans les livres de ce qui participe à la cohérence qu'il appelle de ses vœux. Certes, Oberlin est curieux de la pensée scientifique, philosophique, religieuse et pédagogique de son temps, comme en témoignent ses nombreuses notes de lecture (*Tagebücher*). Mais cette curiosité reste imprégnée du quotidien, tel par exemple, ce commentaire rédigé en 1774 à propos du *Socrate rustique* (*Die Wirtschaft eines philosophischen Bauern* 1761), la bible des physiocrates de Johann Kaspar Hirzel (1725-1803), traduite en français par Jean Rodolphe Frey : « Un modèle incomparable pour les paysans du Ban-de-la-Roche ! ».

À la description de la conduite économique et morale d'un paysan philosophe résonne comme en écho cet autre commentaire de 1777, rédigé à propos des *Lettres de minéralogie* (1776) de Ferber : « Bon surtout pour un minéralogiste. Pour moi, j'y ai appris la nomenclature française



• Alphabet-jeu

non par le truchement des observations et des témoignages d'autrui [...] Que notre loi soit donc la suivante :

- tout déduire des principes immuables des choses ;
- ne rien enseigner par voie d'autorité, mais par démonstration sensible et rationnelle ;
- préférer la méthode synthétique à la méthode analytique

Comenius, 1657/1992, p. 151.

Toute situation d'enseignement s'accompagne d'une production : tricot, dessin, collecte de plantes... permettant, de manière un peu paradoxale, d'installer d'autres apprentissages et de fixer l'attention très fugitive des enfants de cet âge. La répétition régulière de structures langagières, l'utilisation d'objets pour concrétiser les leçons, la pratique de jeux développant un esprit coopératif dans le cadre de règles données, sont autant de marques de respect pour le rythme d'apprentissage et la personnalité de chaque enfant. Le jeu trouve tout naturellement sa place comme moyen didactique privilégié dans la pratique quotidienne des conductrices. Le besoin de jouer, propre à la petite enfance participe aux apprentissages. Plusieurs « outils » viennent ainsi à la rescousse des éducatrices pour attiser l'envie d'apprendre : jouets pédagogiques imaginés par

le pasteur, jeux collectifs ou dits de « société ». objets issus de la collection d'histoire naturelle.

La découverte active, en symbiose avec le milieu de vie à laquelle les conductrices tentent d'associer leurs élèves, se structure autour d'une idée pédagogique, celle de l'enfant collectionneur, et de son pendant scientifique, la réalisation d'un herbier. Elle constitue une véritable pédagogie d'éveil avant l'heure. Tout y contribue: concept et méthode, démarche et organisation pratique, et ceci dans au moins sept dimensions :

- une dimension spatio-temporelle : la collecte des plantes implique la mise en œuvre d'une stratégie exploratoire qui respecte les rythmes saisonniers et les cycles naturels. Elle impose des déplacements, une conquête progressive de l'environnement proche, puis plus éloigné. Garder la mémoire de ces déplacements revient à conserver le souvenir des gisements botaniques et conduit naturellement à la cartographie locale, qui s'élargira progressivement à celle de la région puis du pays ;
- une dimension mathématique : la gestion d'une collection génère des manipulations qui engagent des activités mathématiques élémentaires telles les tris, les classements, les sériations, le dénombrement, le partage ;
- une dimension langagière : la mise en ordre du monde procède de la précision du langage. Ce qui n'est pas nommé, n'est pas connu. Ainsi, les plantes collectées font l'objet d'une reconnaissance linguistique orale puis écrite, s'appuyant sur la langue vernaculaire (le patois du Ban-de-la-Roche) et s'élargissant au français, la langue de l'école, au latin, la langue de la science et à l'allemand, la langue du voisin. On ne peut qu'être à nouveau frappé par la proximité de cet apprentissage langagier

avec le projet de Comenius dans son *Orbis sensualium pictus quadrilinguis* (1685), dont Oberlin possède plusieurs exemplaires de l'édition de 1760 dans sa bibliothèque :

- une dimension biologique : à la connaissance des biotopes, s'ajoute la nécessité d'une nouvelle classification des plantes selon leurs vertus telles la toxicité, la comestibilité, les qualités tinctoriales et médicinales ;
- une dimension prophylactique : les vertus des plantes collectées doivent être exploitées afin d'anticiper les besoins de la population locale. L'art culinaire peut rendre d'innestimables services dans les temps de disette, tout en permettant de mieux préserver l'équilibre alimentaire. La connaissance des principes actifs permet de développer une véritable pharmacopée locale, de prévenir et de tenter de guérir. À chaque mal sa plante, son remède. L'idée de recette est à cet égard tout à fait centrale. Il faut savoir préserver (sécher par exemple), transformer (tisanes, pommades...), doser ;
- une dimension artistique : l'un des modes privilégié de la connaissance consiste en la reproduction la plus fidèle possible du modèle naturel. Les enfants sont ainsi invités à fixer l'image des fleurs collectées qui sont reproduites selon différentes techniques, dont l'une induit la fabrication de couleurs à partir de substances végétales et minérales ;
- une dimension physique enfin : le corps est sollicité sous de multiples aspects. Le développement de la force et de l'agilité physique, l'hygiène corporelle, la canalisation des énergies au service des activités humaines, sont autant de principes agissant dans les poèles à tricoter.

Le caractère éminemment visionnaire de l'approche pédagogique des petites écoles du Ban-de-la-Roche, peut aisément être mis en évidence,

si l'on se réfère au « programme » des écoles maternelles contemporaines. On y recommande en effet de développer plus particulièrement les apprentissages linguistiques, les savoirs logiques et mathématiques, le « vivre ensemble », l'action dans le monde, la découverte du monde, la capacité à imaginer, sentir, créer, les activités graphiques et physiques... N'en déplaise aux amnésiques, la pédagogie mise en œuvre au sein des poèles à tricoter, représente historiquement la première réalisation pratique d'une éducation collective de la petite enfance, qui se génère et se développe dans une alliance objective entre science et théologie.

Une société plus fraternelle, au sein de laquelle chaque homme est capable d'entrer en recherche spirituelle, ne peut s'accommoder de l'ignorance et d'une précarité financière et intellectuelle. À cet égard, les « poèles à tricoter » constituent l'élément moteur de la transformation intellectuelle et sociale au Ban-de-la-Roche et permettent à de jeunes femmes, les conductrices de la tendre jeunesse, d'être reconnues dans leur fonction d'éducatrices. On retrouve dans les principes directeurs des pratiques pédagogiques mises en œuvre par les conductrices de la tendre jeunesse, l'essentiel de l'approche coménienne, résumé dans la formule: « du bas vers le haut ». Un projet éducatif cohérent de la petite enfance à l'âge adulte, effectué dans des structures adaptées, est désormais possible. Cette institution constitue dès lors la pierre d'angle de l'édifice pédagogique et religieux du Ban-de-la-Roche, celle d'où tout part et où tout revient, une illustration possible de la « petite église dans l'église » chère aux piétistes et aux Moraves.

Dans l'esprit de Jean Frédéric Oberlin, le jeune âge est synonyme

de plus grande éducabilité cognitive, d'esprit d'entreprise et d'enthousiasme militant. Un enseignement concret dans un premier temps, suivi d'une distanciation progressive par rapport à l'objet d'étude, permet la construction de concepts par reformulations successives. L'enfant apprend de cette manière à l'intérieur d'une spirale ascendante dont il demeure le centre pendant tout le processus. Le corps constitue dans cette perspective un média physique et sensoriel privilégié pour construire les premières connaissances et il est sollicité sous de multiples aspects. L'éducation simultanée du cœur, de la tête et de la main, principes actifs de la triangulation définie par Pestalozzi, est bien présente au Ban-de-la-Roche, et Oberlin décline à sa manière, à travers le temps, ce que certains appellent encore aujourd'hui l'utopie éducative de Comenius, pour donner vie à « l'alliance des trois livres » : Et, là où les maîtres et les élèves ne manquent pas, les livres ne peuvent pas non plus faire défaut ; les livres divins, bien entendu ! Car chacun a partout et toujours devant soi le grand livre de la Création, le monde ; il faut, par conséquent, qu'on apprenne à y lire ! Chacun a aussi un livre plus petit en lui-même, c'est-à-dire son esprit qui s'ouvre volontiers grâce à toutes les vérités innées, à tous les désirs innés et à toutes les impulsions innées ; que chacun apprenne donc à feuilleter ce livre ! Et le troisième livre divin, le livre des révélations de Dieu, est facilement accessible à chaque peuple ; car il est traduit en langues vivantes ou peut l'être. Enfin d'autres bons livres ne peuvent non plus faire défaut, à condition qu'on s'applique à les composer.

Comenius, 1957, p. 167.

Loïc Chalmel
Professeur des Universités
Université de Rouen, laboratoire CIVIC

Bibliographie

- Bierry, R. (1969-1977). *Oberlin et la botanique. L'utilisation des plantes du Ban-de-la-Roche dans son œuvre civilisatrice et pédagogique.* In « Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme du Ban-de-la-Roche », 2 & 3.
- Buisson, F. (1911). *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire.* Paris : Hachette.
- Chalmel, L. (1996). *Un réseau politique scientifique et pédagogique au XVIII^e siècle. Histoire d'une lettre.* Rouen : Penser l'éducation n° 2.
- Chalmel, L. (1996-2000). *La petite école dans l'école. Origine piétiste-morave de l'école maternelle française.* Berne, Paris : Peter Lang.
- Chalmel, L. (1999). *Le pasteur Oberlin.* Paris : PUF.
- Chalmel, L. (2001). *Jean-Georges Stuber (1722-1797). Pédagogie pastorale.* Berne, Paris : Peter Lang.
- Chalmel, L. (2004). *Réseaux philanthropistes et pédagogie au XVIII^e siècle.* Berne, Paris : Peter Lang.
- Comenius, J.-A. (1657/1992). *La Grande didactique.* Paris : Klincksieck.
- Comenius, J.-A. (1957). *Panscolie.* In « J.-A. Comenius (1592-1670), Pages choisies ». Paris : Unesco.
- Hirzel, J.-K. (1764). *Le Socrate rustique.* (J.-R. Frey, trad.). Zurich: Heidegger & Cie.
- Houssaye, J. Soëtard, M. Hameline, D. Fabre M. (2002). *Manifeste pour les pédagogues.* Paris : ESF.
- Iselin, I. (1776/1782). *Ephemeriden der Menschheit, oder Bibliothek der Sittenlehre, der Politik und der Gesetzgebung.* Bâle: Schweighauser.
- Oberlin, J.F. (1767). *Cahier d'analyse critique de lectures.* Archives municipales de Strasbourg, ms. 403.
- Oberlin, J.-J. (1775). *Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban-de-la-Roche, fief royal d'Alsace.* Strasbourg: Stein.
- Reinarus, H.-S. (1781). *Abhandlungen von den vornehmsten Wahrheiten der natürlichen Religion.* (Dissertations sur les plus distinguées vérités de la religion naturelle). Bohn, Hamburg.
- Stehle, B. (1913). *Der Philanthropismus und das Elsass. Dessau, Strassburg, Colmar, Markirch.* Strasbourg: Friedrich Bull.
- Stuber, J.-G. (1762). *Alphabet méthodique pour faciliter l'art d'épeler et de lire en français.* Strasbourg : G.-L. Schuler, imprimeur sous les petites arcades n° 5.
- Wolff, Ch. (1981/1740) *Gesammelte Werke.* I. Abteilung, Deutsche Schriften. 21, VI, Gesammelte kleine Philosophische Schriften. Hildesheim, G. Olms.